

(les films)

**L'antivirus** de Benoît Forgeard**Petite**

de Rodolphe Olcèse

En quelques films, Benoît Forgeard s'est taillé la réputation d'un réalisateur du comique dérisoire, d'un provocateur pince-sans-rire. Dans le pays de Bigard, tant d'originalité déconcerte.

Cinéaste bricoleur, touche-à-tout, Forgeard n'hésite pas à se mettre en scène. Il interprète dans ce film le réparateur d'ordinateurs incompetent, un rôle de fondu d'informatique qui lui va comme un gant. Encore une fois, avec cet *Antivirus*, il s'entoure de l'acteur Darius, fidèle parmi les fidèles depuis *Stève André* (2003), comédien atypique qui "peut dire les pires méchancetés de la manière la plus douce". Mais ce sont trois femmes jeunes, jolies, pas connes mais légères, type *teenagers* d'un campus américain, qui occupent le devant de la scène d'*Antivirus*. Toutes sont fin prêtes à épouser une carrière dans la gestion et les financements de projets culturels... En attendant, pour se faire de l'argent de poche, elles participent au grand projet du doyen de l'université (Darius) et numérisent des livres avant de les jeter au pilon. C'est alors que l'une d'entre elles, Alex (incarnée par la bimbo Alka Balbir) voit son ordinateur tomber en panne et du même coup disparaître son mémoire sur "Baudelaire et la photographie".

Depuis ses premiers films (*Laïka Park*, *Stève André*), Forgeard affirme un goût immodéré pour les décors de studio et les incrustations sur fond bleu. Formé à l'art vidéo à l'École des beaux-arts de Rouen puis au Fresnoy, il écrit ses scénarios en composant en même temps sur ordinateur ses story-boards. Cette prédilection pour l'informatique n'aurait que très peu d'intérêt (pour nous ici) si elle ne contaminait l'ensemble de son cinéma.

Car tout en croisant des thèmes hypercontemporains (travail, crise, présence de l'informatique, gloire et volupté), Forgeard dessine une modernité brouillée, insaisissable. Rien n'est définitivement bon ou mauvais, bien ou mal. Bien souvent, un renversement s'opère. Le fond bleu anonyme devient un décor universel individuel (chez vous, chez moi), les politiques en prennent pour leur grade, le virtuel devient réel et vire au cauchemar lorsque les anciens amis débarquent ou au conte de fées lorsque la jeune fille s'éprend du "vieux" garçon.

L'antivirus s'incrute tandis que les virus se propagent. Notre existence est envahie de variables numériques. L'informatique compose la pensée universelle. La planète du réel s'éloigne. Allô, la Terre ? Plus aucun corps ne se touche. Tu me sens contre toi ?

Donald James

L'antivirus, 2009, 35 mm, couleur, 29 mn.

Réalisation, montage et effets spéciaux : Benoît Forgeard. Scénario : Benoît Forgeard et Emmanuel Lautréamont. Image : Yannig Willmann. Musique : Bettina Kee, Emiliano Turi et Jean-John Léonard. Son : Julien Brossier, Manuel Maury, Xavier Thibault et Laure Arto. Interprétation : Alka Balbir, Tina Beker, Darius et Nora Hamzawi. Production : Ecce Films.

C'est au rythme d'une respiration saccadée, difficile, qui tend à l'apaisement mais n'y parvient que le temps d'une contemplation, que *Petite* nous invite à explorer ce fragment de vie d'une jeune fille partagée entre la culpabilité, le repli, la solitude et l'envie d'avancer, de se dépasser, de s'épanouir.

Pierrette, vingt ans, tente de construire son rapport au monde avec la complexité de ses moyens et de sa personne : un esprit torturé perdu dans un corps par lequel la relation à l'autre se passe inévitablement, presque malgré elle.

Un film plasticien, poétique, où tous les éléments (traitements visuel et sonore) sont au service d'une forme complexe et organique qui ouvre sur des interrogations multiples. Comment s'affranchir du souvenir lointain mais encore trop présent d'une scène de cruauté enfantine, du temps où l'innocence se délitait à peine ? Nos traumatismes profonds seraient-ils la source nécessaire à la création ou à l'adhésion à des formes d'expressions artistiques ?

C'est dans la littérature, l'écriture, la peinture et la musique que Pierrette vient chercher des réponses, des points d'ancrage, une inspiration. Mais elle plonge dans *Miracle de la rose* de Jean Genet que son père lui propose, assiste à un concert où la noirceur et la révolte semblent être le moteur de l'expression. De manière assez insidieuse et pourtant radicale, tout semble la confronter à ses angoisses.

Car ce souvenir d'enfance la hante, la persécute et la poursuit. Pierrette, insaisissable et fragile, se dérobe comme se dérobe souvent l'image. Dans des cadres resserrés et jouant avec le flou, l'envie d'envol et d'échappée est constamment rattrapée par le réel et la culpabilité. Persuadée qu'aucun rapport ne lui est permis sans qu'il ne provoque la mort, le chagrin, elle s'enferme et s'étouffe dans une solitude et un silence asphyxiants.

Faire face à ses péchés, les affronter et les accepter pour pouvoir enfin se construire et s'intégrer au monde. Paradoxalement, dans la fuite, en marquant sa solitude et son besoin d'expiation, Pierrette va pouvoir enfin expirer, se livrer et nouer un contact avec ses proches, libérée du traumatisme charnel qui la dévore et la retient.

Serait-ce à travers un rapport à l'autre enfin établi que l'on pourrait entrevoir des possibilités d'ouverture et de sérénité ?

Prendre son souffle, à nouveau.

Marie-Anne Campos

Petite, 2010, Beta num, couleur, 29 mn.

Réalisation et scénario : Rodolphe Olcèse. Image : Antoine Parouty. Son : Guillaume Tisseyre, Rodolphe Olcèse, Véronique Algan et Marine Longuet. Montage : Véronique Algan. Musique : Philippe Poirier. Interprétation : Cheyenne Schiavone, Marc Barbé, Sébastien Tavel, Z.II et Adrien Garnier. Production : Les Productions du Lama.

LE TRAVAIL DU COMÉDIEN

M*M, Last Interview* est un document de cinéma, non une fiction ou un documentaire, mais la captation d'une lecture par une actrice de plusieurs extraits de l'interview donnée par Marilyn Monroe à Richard Meryman en 1962, qui sera le dernier entretien de la star. Glamour, icône gay ou blonde à la plastique sculpturale, "warholisée", "novellisée", Marilyn a aujourd'hui dépassé le statut de star ou même de sex-symbol. Comment la représenter ? Un mythe, une légende ? Contre toute attente, Guillaume Bureau ne met pas scène le double de Marilyn. Le choix de l'actrice Dominique Coquart et son interprétation sont autant le sujet de ce film que l'interview de Marilyn. C'est donc un document de cinéma – qui met en scène une des grandes interviews du siècle dernier –

la blonde pulpeuse, insouciance, exubérante. Son trac, ses hésitations se ressentent. On croit la voir communiquer avec le réalisateur ou avec un "nous" hypothétique (l'équipe du film ?). Au cinéma, les metteurs en scène attendent souvent des acteurs qu'ils vivent pleinement le rôle. Leur texte doit être dit naturellement sans accroc, comme s'il leur appartenait. Guillaume Bureau n'est pas de ces metteurs en scène-là. Il pratique un art de la distance et de l'écart. Non, pas d'histoire brechtienne, ou du moins pas encore...

Néanmoins dans ce film où il n'est question que de l'écart et de la distance, du réel et du faux, de l'isolement de l'actrice face à ses interlocuteurs, le choix de mise en scène de Bureau se révèle à la fois brillant et pertinent. Habitée à jouer le faux, à incarner le souffle des autres avec

du faux, du jeu et du réalisme évoquent un cinéma de l'intimité, des fables et des secrets. *L'homme du lac* rappelle l'univers des comédies et proverbes de Rohmer mais aussi et surtout Rivette, dans son approche ultraréaliste des décors urbains autant que dans l'excentricité, la légèreté des personnages, et le goût du jeu. Comme Bulle Ogier faisait de Paris un étrange jeu de l'oie dans *Le pont du Nord*, l'actrice transforme un jour de grève en banlieue en poursuite amoureuse délirante. Comme si le théâtre et l'imagination couraient après la réalité pour la faire craquer et lui faire accepter sa part de rêve. "Nous, les être humains, nous sommes d'étranges créatures. Nous nous réservons le droit de penser par nous-mêmes", affirmait Marilyn. Et celui de rêver.

Donald James



et une œuvre de cinéma, un film d'auteur où Bureau mène une réflexion sur le travail du comédien, un travail qui le passionne étant lui-même issu du théâtre.

Moyen métrage réalisé à l'économie, *MM, Last Interview* se déroule dans un décor unique. Une chaise rouge, un mur blanc où est accroché un miroir minuscule reflétant une plante verte et parfois une partie du visage de Dominique Coquart. La prise de son laisse entendre par instants les travaux effectués dans l'immeuble d'à côté. La mise en scène repose sur une série de séquences fixes dont la valeur (plan rapproché, légère contre-plongée, etc.) évolue au gré des phrases citées. Seule cette variété d'approches rythme ce film au décor minimal.

L'interprétation de Dominique Coquart paraît elle aussi minimaliste. Souvent assise, l'actrice récite le texte ou, parfois, demeure silencieuse. Brune, discrète, elle n'incarne absolument pas

un naturel désarmant, Marilyn met ici son cœur à nu, découvre son intimité dans ses silences, ses absences et ses fous rires.

Rivette, Rohmer...

Hôtesse d'accueil, Anne rêve d'amour. En s'inspirant d'une représentation médiévale accrochée derrière son bureau, elle écrit une petite annonce : cherche un homme dans la forêt au bord d'un lac... Ce jour-là, lors de sa pause cigarette, elle choisit Vincent, qu'elle ne connaît pas et qui attend son bus, un jour de grève. Avec lui et contre son gré, elle se met en quête d'une forêt et d'un lac.

Réalisé dans une économie modeste, *L'homme du lac* prolonge, dans la fiction, l'art du jeu du comédien développé dans *MM, Last Interview*, avec toute la rigueur et la fantaisie accordée par l'esthétique de la distance. La mise en scène théâtrale, les thématiques de la séduction, du vrai et

■ **L'homme du lac**, 2010, 35 mm, couleur, 26 mn.

Réalisation et scénario : Guillaume Bureau. Image : Nicolas Desaintquentin. Montage : Alexandra Mélot. Son : Josefina Rodriguez et Emmanuel Croset. Interprétation : Laure Wolf, Éric Feldman, Ghislain de Fonclare et Dominique Coquard. Production : Red Star Cinéma.

■ **MM, Last Interview**, 2009, Beta num, couleur, 56 mn.

Réalisation, scénario, image et montage : Guillaume Bureau (d'après l'interview de Marilyn Monroe, propos recueillis par Richard Meryman, *Life magazine*, 3 août 1962). Son : Josefina Rodriguez. Interprétation : Dominique Coquard. Musique : Ludwig van Beethoven.